

SOUVENIRS DE LA MISSION FOURNEREAU

AUX RUINES D'ANGKOR

HISTOIRE DE MOULAGES

Ces souvenirs sont un peu terre-à-terre, mais donneront une idée à peu près exacte de la façon dont s'est accomplie cette mission.

Le Rapport de M. Fournereau adressé au ministère au sujet de sa mission aux ruines d'Angkor, est publié dans l'*Officiel* métropolitain du 4 octobre dernier.

La forme toute personnelle qu'il lui a donnée peint bien sa mission. Ses impressions sur les monuments n'ont rien de collectif ; elles sont bien exclusivement à lui :

« Je ne pouvais m'arrêter aux pieds de ces tranquilles statues
« sans admirer leur expression de souveraine bonté, de foi intense ;
« la foi qui transporte les montagnes. Sans muscles, sans draperies,
« savamment disposées, ces figures vivent, les unes absorbées dans une divine extase, les autres, la main droite levée,
« entr'ouvertes, prêtes à répandre la divine parole.

« Au dehors c'était le décor ; ici c'est l'âme.

« Elle ne palpite pas dans un beau corps comme celui d'un Apollon ou d'un Jupiter antique ; mais on la voit rayonner sur ces visages empreints d'une ineffable bonté. C'est dans cette expression réellement divine que s'est concentré l'art du sculpteur Khmêr, et si l'on tient compte à la fois des règles de l'esthétique cambodgienne qui représentent la pleine lune comme le type de la souveraine beauté et des modèles que les artistes eurent à leur disposition, on peut dire qu'ils ont atteint leur idéal. »

(Rapport, col. 6.)

Il rend compte des travaux accomplis ; il avait des aides, mais c'est lui l'âme et le corps, dans cette mission, qui a tout inspiré, tout fait. Ses collègues, spécialistes ou non, ne sont pas ses collègues ; il est avant tout non-seulement le chef de la mission, mais l'homme unique de la mission :

« Au campement d'Angkor-Wat, j'avais, avec l'assistance de mes aides, dressé un plan complet de ce vaste ensemble. » (R. col. 6.)

On m'avait dit à Paris : « Connaissez-vous bien votre chef de mission ? » Oh ! dis-je en pleine sécurité : « Un grand bon garçon ! »

C'est à notre arrivée à Siém-Réap que M. Fournereau s'est révélé tout à coup grand maître de la mission et en avait pris le ton.

Pendant que, affamés toute la journée, nous préparions, Kérautret et moi, l'étape à Angkor, il avait été chercher le convoi de charrettes portant le matériel.

J'ai toujours pensé que, dans cette chaude journée, le soleil l'avait trop regardé :

« Je pus voir mon interminable convoi défilier dans le sentier, à l'ombre des bambous et des grands arbres de la forêt. »

« Le 26, à la tombée de la nuit, nous faisons halte à notre premier campement. » (Rapport col. 2.)

On voyait bien dans le voyage qu'il se préparait une tête ; c'est sans doute ainsi qu'elle lui plaisait, car il ne la quitta plus. Il prit tout à coup un ton d'arrogance et de quelqu'un qui ne connaît aucune convenance. J'étais tout à fait révolté. Je me disais : comment, entre trois Français, amis et collègues, isolés dans le désert, quand aucun de nous ne songe à lui porter ombrage, il faut tant d'autorité, ce ton rogue et insolent, une allure plus que militaire et la cordialité bannie ? C'était exorbitant.

Je vis que son titre de chef de mission le grisait quelque peu et que, sans plus de ménagement, il en prenait possession, d'autant, sérieusement que dans ces solitudes il n'y avait pas de galerie pour rire et qu'il n'aurait aucune retenue.

Je réfléchis longuement, à cette première soirée d'Angkor-Wat, si je ne devais pas m'en retourner immédiatement.

Je regrettais d'avoir vu à Paris M. Delaporte et M. le Directeur des Beaux-Arts. Je me sentais engagé moralement avec ces Messieurs, car autrement je n'eusse pas hésité.

Mais quelque explication que j'eusse donné, on m'aurait dit : Et les moulages ?

Je restai donc, malgré ce parti pris prémédité d'insolence dans les moindres relations.

Mon but devint bien clair : faire beaucoup et vite pour être plus vite parti. Je dressai tous mes Chinois, car un seul avait été formé par moi avant le départ, et les moulages se multiplièrent d'une façon remarquable.

Au bout de quinze jours, M. Fournereau était presque effrayé du nombre de caisses qu'il faudrait pour tous les morceaux projetés.

J'avais encore compté sans les manières nerveuses de son autorité. Tout ce pauvre personnel n'a jamais connu que sa voix étranglant de colère pour n'importe quel ordre. Avait-il besoin de se monter ? Est-ce la voix officielle d'un chef de mission ? Dès le matin, cette voix aimable claquait dans la forêt ; cela avait-il un but, un sens, un pourquoi ? Non, on étalait son autorité.

Il me semble encore que dans ces bois si poétiques, j'ai passé comme en cauchemar au bagne.

J'ai pensé, depuis, que notre chef de mission avait été chef de service à Cayenne, et qu'il avait dû prendre là le pli à commander des forçats qui convient si peu aux Chinois, travailleurs et dociles. Quand ces gens avaient besoin de quelques piastres pour leur nourriture et que je les lui demandais pour eux, la seule chose qui le touchait, c'était la préséance du chef de mission : « Je suis le chef de la mission, c'est à moi qu'ils doivent demander. » Si je lui faisais part de quelque plainte, le prenant toujours de très haut : « C'est moi le chef de la mission, comment se fait-il qu'on ne vienne pas à moi seul ? ils ne connaissent que vous. » L'explication était facile : je les avais choisis et je les dirigeais ; il était tout simple que je leur servisse d'intermédiaire.

Je m'effaçais ainsi de plus en plus, bien que ce fût assez Asiatique.

On aurait dit qu'on était venu là jouer au capitaine.

Quoi qu'il en soit, les Chinois, malmenés fréquemment, non pour leur travail, mais pour des riens, pour leurs habitudes d'existence, ne voulaient plus rester : « *Grand Monsieur toujours colère, nous tous ça Chinois vouloir partir ; ici même chose prison.* »

J'étais bien de leur avis, mais je les dissuadais, leur disant que

nous ne faisons que commencer, et que j'avais promis à Saigon d'en rapporter encore beaucoup.

Quelques jours après, je vis que c'était un parti pris chez eux ; ils travaillaient beaucoup, car d'un bout à l'autre nous avons travaillé de six heures du matin à six heures du soir, sans un jour de distraction ; mais Monsieur continuait son régime, ce n'était pas très tolérable :

« *Si Monsieur pas payer maintenant, ça fait rien ; nous partir et payer plus tard, Saigon.* »

Ils terminaient le premier monument d'Angkor-Wat et ne traverseraient pas la deuxième chaussée pour attaquer tous les morceaux du monument principal ; ils en avaient assez.

Les bateaux fonctionnaient encore pour le retour, et les Chinois ont d'ailleurs mille ressources avec leurs compatriotes qu'ils trouvent partout. J'étais fort inquiet.

J'étais resté, moi, forçant quotidiennement ma patience, pour un si mince résultat.

Au déjeuner, je dis à M. Fournereau : « Est-ce que vous voulez avoir encore des moulages ? — Pourquoi ? — Parce que si vous ne laissez pas les Chinois tranquilles, ils veulent partir. — Ah ! on ne peut pas leur parler à vos Chinois ; il faudra tout à l'heure leur faire des lays, etc., etc. — Ils n'en demandent pas tant, mais ils sont comme les gens qui travaillent, ils n'aiment pas qu'on les tourmente ; en tous cas, ils vont finir où ils sont et veulent s'en aller après. »

Nous eûmes une chaude discussion, sans que j'eusse jamais le dessus ; lui seul savait commander ; moi, je ne connais le bon commandement qu'aux résultats.

Je rassurai pourtant mes Chinois, et leur dit que Monsieur ne leur dirait plus rien, et comme il publiait même, à la sixième réclamation, de leur donner les quelques piastres qu'ils demandaient, je leur dis que : « *si Monsieur n'a pas donné, moi donner.* »

Je vis là l'inconvénient de s'embarquer sous l'autorité absolue d'un chef capricieux et de se sentir pourtant une responsabilité au moins d'amour-propre ; on ne m'y reprendra pas.

Je ne me voyais aucune garantie, et s'il me paralysait, quelle initiative pouvais-je prendre ?

Les scènes se renouvelaient de temps en temps, presque aussi intenses ; l'orage fut même gros à la fin d'Angkor-Wat.

Quand ils parlaient de partir, je leur disais : « Moi aussi vouloir partir, mais quand nous tout fini Angkor-Wat et encore un peu Angkor-Thôm ; plus vite tout fini, plus vite partir ! »

C'était pour eux le meilleur coup de fouet ; aussi n'arrêtèrent-ils pas pendant tout le travail d'Angkor-Wat :

« Les sculptures furent dégagées de la végétation qui s'y pré-
« lasse, les échafaudages dressés, les matériaux amenés à pied-
« d'œuvre et la tâche distribuée à chacun.

« Le personnel tout entier se mit au travail avec une ardeur
« qui devait durer quarante-trois jours, sans se ralentir un seul
« instant.

« J'avais le feu sacré, je le communiquais à mon entourage.

« Nous entreprîmes de mouler un tryptique, je veux dire un
« fronton complété sur les côtés par deux demi-frontons placés en
« contre-bas, arrangement particulier à l'art du Cambodge, le tout
« s'élevant à 11 mètres au-dessus du niveau de la cour. On monta
« des bambous et des planches par les escaliers à pic du massif
« central sur la plate-forme supérieure, à 30 mètres de hauteur ;
« puis les mouleurs, aidés de nos paillotiers maigres et agiles, dressèrent lestement des échafaudages sur lesquels un ouvrier européen eût difficilement osé se hasarder, mais où nos Chinois travaillèrent à l'aise. Leur moulage est admirablement venu. »

(Rapport, colonne 2 et 5.)

Je m'arrangeai également à ce qu'ils ne manquassent de rien par de légères avances quand ils avaient demandé inutilement et suivant ce que je jugeais de leurs besoins.

A un moment pourtant, la manière de M. Fournereau se modifia. Il était peut-être parfois un peu irrité de ce que ces moulages, qui menaçaient de devenir aussi nombreux que M. Delaporte l'avait désiré, absorbaient, avec les caisses et les transports, le gros du budget de la mission et paralysaient peut-être ses désirs de travaux d'art moins matériels.

J'apprécie très bien cela, mais le Ministère demandait surtout des moulages ; il lui traversa dans la pensée que le résultat principal et le plus apparent étant les moulages, celui qui les faisait pourrait

en tirer avantage, et que le chef de la mission en serait peut-être effacé.

Sans le vouloir, j'avais détourné contre moi son aigreur contre le personnel. Son raisonnement fut bien simple : le personnel étant tout formé, il pensait pouvoir se passer de moi et devenir ainsi le grand directeur de tout.

C'était si transparent, qu'un enfant l'eût deviné.

Il chercha à flatter les Chinois ; mais sa morgue plie mal, il n'est pas adroit avec les petits ; en tout cas, malgré qu'il en vint avec moi jusqu'à l'insolence, M. Fournereau s'abusait.

Mes hommes avaient encore besoin de moi pour les choses principales, et ce n'est pas lui qui leur aurait montré, et d'ailleurs si j'étais parti, aucun d'eux ne serait resté, quand même je les y aurais engagés.

Je crois que M. Fournereau a rêvé là la confection de son Rapport ; apte à tout, faisant tout, ayant quelques comparses, mais menant tout.

Je ne me prévaudrai pas de mon métier de mouleur, qui est un accessoire de ma profession ordinaire, mais j'ai été mêlé toute ma vie aux plus grands travaux de Paris ; j'ai pratiqué et j'ai vu à l'œuvre, et appris des premiers ouvriers tous les secrets des moulages divers. J'ai, je l'avoue, quelque vanité d'avoir dressé et rendus habiles nos ouvriers chinois, qui ont pu exécuter dans un temps relativement court (2 mois 4 jours) le travail assez considérable de cette mission, 520 pièces :

« Les résultats de la mission peuvent se résumer ainsi : Etude
« architecturale complète de l'ensemble d'Ankor-Watt ; étude
« complémentaire de *Baphoum*, *Piméanacais*, *Pré-Pithu* et autres
« dépendances du palais des rois.

« Exécution de 400 photographies comprenant de nombreux
« détails de sculpture et d'ornementation ; réunion d'une collec-
« tion d'environ 40 pièces originales, sculpture en grès, en ci-
« ment et en bois, vases, poteries, etc.

« Enfin, exécution de 520 pièces de moulages permettant de re-
« constituer quatre monuments d'architecture de grande dimen-
« sion, quatorze de dimension moindre et 122 pièces diverses. »

(Rapport, colonne 11.)

M. Fournereau affecte de dire que j'ai surveillé mes mouleurs ; n'ayant aucune notion de l'estampage, il ne peut juger du travail d'assiduité personnelle et fatigant que je devais avoir, pour tenir les morceaux estampés au courant des mouleurs, sans compter les raccords des morceaux, etc. ; il n'a pas eu mes courbatures.

Il sait cependant que nous n'avions pas de paillottiers, et que sur quatre mouleurs et un aide-mouleur, la moitié de ce personnel a dû être occupé d'un bout à l'autre du travail à faire les échaffaudages quand ils étaient nécessaires. Je n'étais donc pas de trop.

M. Fournereau s'étend, dans son Rapport, sur ce qui a été l'occupation principale de ses collaborateurs ; je crois même parfois qu'il s'en empare, mais il ne dit que quelques mots de ce qui a été à lui, presque son unique occupation : la photographie. Il la fait cependant merveilleusement, et les 400 clichés lui prirent forcément tout son temps.

Je ne crois pas qu'il dédaigne ce lot si important ; mais il parle de ses mains dans le plâtre et la terre (je ne sais où cela lui est arrivé), et pas du tout dans le collodion ou l'hyposulfite :

« En même temps, j'avais commencé mes reconnaissances dans
« les environs, faisant débroussailler, mesurer, dessinant, photogra-
« phiant tour à tour et, au besoin, maniant la terre et gâchant le
« plâtre. » (Rapport, colonne 7.)

Il est certain qu'il a le champ libre et qu'il rend compte de ce qui est fait sans avoir à désigner tel ou tel ; mais il ne s'agit pas du Rapport : dans le public, on répète que, d'après lui, il n'a pas été secondé ; il a eu tout le mal ; il a eu tout à faire.

J'ai peine à croire qu'il y mettrait cette vanité et cette désobli-geance.

Et l'architecture ? Émerveillé par la vue des ruines, je veux croire que c'est là que l'architecte, l'artiste va se retrouver dans les beaux rendus qu'il doit faire d'Angkor-Wat ou autres monuments relevés ; il trouvera là le travail mieux à la hauteur de son ambition, et il abandonnera les moulages qui ne font rien à sa gloire et ne lui doivent rien :

« Je n'essaierai pas de peindre l'émotion profonde d'artiste que
« j'éprouvais aux premiers rayons du soleil levant en face de cette
« colossale merveille d'Angkor-Wat qui allonge ses colonnades,
« dresse ses tours au milieu d'une luxuriante végétation de lianes

« et de palmiers réfléchis dans l'eau tranquille des bassins où fleurit le lotus sacré.

« Je devais étudier avec amour ce chef-d'œuvre qui résumé l'histoire d'un peuple de croyants et d'artistes, et mon admiration allait s'augmenter de jour en jour à mesure que je pénétrais mieux l'esprit général, les détails intimes de cette création féerique, telle sans doute au temps de sa splendeur, qu'une imagination échauffée par l'ardeur du soleil tropical pouvait seule en rêver d'aussi vaste, d'aussi richement ornée au milieu d'encadrements luxuriants et harmonieux, dont la nature se plaît à faire les frais. » (Rapport, colonne 7.)

Je n'allongerai pas le récit de ces souvenirs qui n'ont rien que de profondément ennuyeux.

La photographie m'a rappelé les soirées monotones où M. Fournereau développait ; pour le besoin du travail, on éteignait les lumières ; Kéautret et moi allongions parfois la conversation dans l'obscurité, ou, s'il reposait, je faisais les cent pas dans la clairière, cherchant dans le ciel la Croix du Sud.

Les boys et coolies, invisibles dans leur campement à une faible distance, se livraient à des rires, à des chuchotements et bavardages animés ; si les voix s'élevaient trop, celle du maître étouffait par une apostrophe cette vie forcée de sommeiller. Je n'aime pas la solitude silencieuse ; nous étions, à notre passage, chargés d'animer ces paysages ; le tempérament d'un seul les rendit mornes et pleins d'ennui ; aussi la gaité de tout ce personnel d'Annamites disparaissait et la fatigue dominait.

Mon regret, dans cette mission, c'est de n'avoir pu faire quelques types, quelques études ethnographiques.

J'ai rarement vu, même dans des campagnes retirées de France, des populations aussi douces, aussi inoffensives ; à plusieurs fois j'avais fait part de mon désir à M. Fournereau, et c'eût été facile, soit avec ces Cambodgiens ou Siamois, et surtout avec les bonzes, au caractère de grands enfants.

Je ne veux pas charger notre chef de mission, qui avait bientôt fait le vide parmi ces indigènes.

J'y renonçai donc, et sous ce rapport, c'est pour moi un voyage perdu.

« Un peuple de bonzes, drapés dans des robes d'un jaune éclatant

« tant, et de dévots pèlerins, campent aux pieds mêmes du sanctuaire dans un coin de ce parc immense qui l'environne et dont les portes d'entrée sont à elles seules des édifices superbes ».

(Rapport, colonne 2.)

M. Fournereau veut bien nous recommander à l'attention du Ministre. Je l'en remercie, et s'il nous en revient quelque chose, nous l'aurons bien gagné :

« Il me reste, Monsieur le Ministre, à signaler à votre attention les deux collaborateurs qui m'ont aidé, pendant ma mission, à obtenir les résultats que je viens de vous exposer. Ce sont : M. Raffegeaud, sculpteur, qui, après avoir préparé la mission à Paris, s'est chargé aux Ruines mêmes, de la surveillance des travaux de moulage, et M. Kérautret, qui m'a secondé avec beaucoup d'intelligence pour les relevés dont l'état des lieux rendait l'exécution extrêmement pénible. Je recommande tout particulièrement à votre bienveillance ces explorateurs dévoués ».

(Rapport, colonne 12.)

J'aurais oublié les aménités particulières que M. Fournereau a eues pour moi dans la mission, d'autant que vers la fin il les reconnaissait et m'en aurait presque fait des excuses. J'aurais donc continué le silence d'Angkor, qui a dû bien le flatter, car il peut dire que nous avons été disciplinés; ses propos répétés m'ont remis en état de défense. La mission ne courant plus de risques, je reprends ma liberté.

On dira : que ce soit d'une façon désagréable ou non que cette mission a été conduite, a-t-elle réussi ? Oui, M. Fournereau s'en attribue le mérite, sans songer que ses façons volontairement disgracieuses pouvaient faire tout manquer.

A part le travail de chacun, qui est incontestable, sa menée à bonne fin est surtout due à la patience de ses collaborateurs.

Saigon, le 25 novembre 1888.

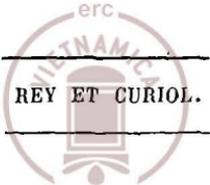
S. RAFFEGEAUD,
sculpteur.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
A. CHIÉON. — <i>Truong l'Imbécile</i> (comédie annamite).....	5
J. TAUPIN. — <i>Huit jours au pays des Braous</i>	49
Dr MOUGEOT. — <i>Une plantation en Cochinchine</i>	65
L. JOSSELME. — <i>A propos de la castration des mâles de l'espèce bovine par la ligature élastique</i>	103
S. VIAUD. — <i>Note sur le travail de M. Josselme à propos de la castration dans l'espèce bovine par la ligature élastique</i>	108
L. JOSSELME. — <i>Extrait d'une réponse de M. Josselme en réponse aux observations de M. Viaud</i>	110
J. B. NGUYEN-TRONG-QUAN. — <i>Notice sur les fonderies de cuivre à Cho-quan</i>	113
S. VIAUD. — <i>De la rhino-pharyngo-laryngite ou coryza épizootique sur le cheval</i>	131
S. RAFFEGEAUD. — <i>Souvenirs de la mission Fournereau aux ruines d'Angkor</i>	139



erc
VIETNAM
IMPRIMERIE REY ET CURIOL. — SAIGON



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES INDO-CHINOISES DE SAIGON

1888, 2^e Semestre. — 3^e Fascicule.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES INDO-CHINOISES DE SAIGON

Année 1888, 2^e Semestre. — 3^e Fascicule.

SAIGON

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—

IMPRIMERIE REY & CURIOL

—

1889